

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Au Pays de Kirschwasser

Gueymard, Fernand

Paris, 1882

Lettre XVIII

[urn:nbn:de:bsz:31-244848](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244848)

LETTRE XVIII.

Furtwangen, l'horlogère. — La « Gerverbehalle ». — Un chalet en révolution. — La gorge du Gutenbach. — Apparition de la vallée de Simonswald. — Un escalier de géants. — Un tableau des Géorgiques. — Ober-et Unter-Simonswald. — Un repas à la vapeur. — Une débauche de croix. — Comment nous faillîmes être arrêtés pour des voleurs. — L'Elzthal. — All right. — Le train part. — Waldkirch. — Encore une exposition. — Histoire de la ville. — Les ruines du château de Kastelberg. — En route pour le Brisgau.

Furtwangen est, après Triberg, le centre principal où se fabriquent les horloges de la Forêt-Noire ; elle l'emporterait même sur son heureuse rivale, si elle n'était perdue au milieu de montagnes tristes et désertes, où rien n'attire le voyageur, car, à Furtwangen, chacun naît horloger. Quand l'enfant vient au monde, il ne crie pas « maman », mais « coucou ». On lui donne aussitôt des engrenages pour hochet, un oiseau de bois pour joujou,

et on le berce, on l'endort au chant monotone du loquace volatile.

En 1873, la petite ville livrait au commerce 350,000 pendules, presque toutes de prix, car Furtwangen a conscience de sa valeur et ne répand dans le monde que des œuvres qu'elle peut honorablement signer. Son talent justifie, d'ailleurs, son ambition et c'est avec droit qu'elle passe, depuis toujours, pour le siège même de la fabrication de l'horlogerie fine. Ses instruments de musique sont au-dessus de tout éloge. Elle les avait créés, elle voulut aussi les perfectionner. Duffner y confectionna en effet, dès 1782, le premier jeu de flûtes connu jusqu'à cette époque. Depuis lors, cette nouvelle branche de son commerce a grandi et s'est développée d'une manière étonnante; les messieurs Wehrle y font aujourd'hui chanter le rossignol et la fauvette, muser le chalumeau ou résonner le cor avec la perfection du modèle, du berger le plus habile ou du sonneur de profession. Son activité générale, qui tend à augmenter de jour en jour, prendra un développement plus considérable, lorsque le chemin de fer projeté la reliera à Donaueschingen et au Schwarzwaldbahn.

Entièrement dévouée à l'industrie dont elle reçoit son pain, Furtwangen ne sait assez honorer sa mère nourricière; elle l'entoure de tous ses soins, lui donne tout son amour. Elle créa d'abord, à son intention, une école d'horlogerie, et, comme les horloges aiment à être logées dans de belles et coquettes demeures, elle y joignit aussitôt une école de dessin et de sculpture, où les jeunes artistes de la Forêt-Noire épurent et complètent leur talent de sculpteurs sur bois. Puis, afin de permettre à chacun d'exhiber son travail, elle établit, à l'exemple de Triberg, une exposition industrielle permanente, à la vue de laquelle l'étranger s'émerveille des chefs-d'œuvre qu'elle étale à ses yeux. Il ne sait comprendre

comment les lourds paysans qu'il a rencontrés dans la montagne, peuvent composer des modèles si beaux, si élégants, et il se demande avec étonnement s'il est possible que ces doigts calleux, meurtris au frottement de la faux, endurcis au contact de la cognée, soient capables d'exécuter des travaux aussi fins et aussi délicats. Ce sont de superbes pendules, découpées et ornementées avec un goût, avec une pureté remarquables, les unes en ébène incrustée d'ivoire comme une crédence de la Renaissance, les autres de chêne ouvragé, pareilles à quelque bahut en miniature sorti du ciseau d'un artiste flamand, d'autres encore en pommier, en noyer taillés, ouvrés, déchiquetés avec un art et un discernement parfaits. Des oiseaux exotiques empaillés, des colibris, des cardinaux, des gobe-mouches, des cordons-bleus battent des ailes au haut de leurs palais et lancent dans les airs leurs notes cristallines ; ou bien ce sont deux campagnards, sortant bravement de leur chalet et réjouissant l'auditoire du chant de leur « *lieder* » populaire ; parfois, un couple de braves soldats des siècles derniers, le tricorne crânement campé sur l'oreille, débouche de sa caserne, lève les bras et sonne quelque joyeuse fanfare.

Toutefois, elle n'a point que des œuvres modernes : Furtwangen a voulu que le visiteur pût apprécier les progrès qu'elle a faits durant ces dernières années, et elle expose toute une collection d'antiques horloges, aujourd'hui la proie des vers qui les rongent. Ce sont ensuite les beaux et grands régulateurs, la pendule sérieuse, la vraie pendule du pays. Par contre, très peu de coucous : Furtwangen ne va pas jusqu'à créer des pièces aussi vulgaires. Un coucou ! Fi ! le vilain oiseau. Un rossignol, une fauvette, à la bonne heure ! Ses produits parcourent le monde, et elle ne voudrait point que le monde pût douter de la supériorité de son talent. Ah !

c'est que Furtwangen est fière. Son orgueil va même jusqu'à dire au ciel qui créa le firmament et la terre : « La belle affaire ! Vous en croyez-vous donc seul capable ? Attendez. » Et elle se met à l'œuvre, fabrique des soleils, des planètes, qu'elle remonte avec sa clef magique et met en mouvement avec une étonnante précision.

Située sur la Breg, à 872 mètres de hauteur, au milieu de mamelons pelés, Furtwangen est l'endroit le plus triste que j'ai rencontré dans mon voyage.

— Oh ! dit milord, en étirant les bras et ouvrant une mâchoire monstrueuse, on doit mourir d'ennui dans cette ville.

J'étais de l'avis de milord, et l'on m'eût dit que le spleen emportait chaque jour l'un de ses 3270 habitants, que je n'eusse pas eu grand'peine à le croire.

Il paraît que la tristesse n'est cependant pas son seul ennemi et que les flammes lui sont plus funestes que les soporifiques de son langoureux adversaire : le feu la rongea souvent, en effet ; il dévora ses derniers chalets en 1857.

Furtwangen a tout au plus sept siècles d'existence, un titre de noblesse déjà fort respectable, bien qu'elle ne puisse, sous ce rapport, entrer en lutte avec ses sœurs voisines. Des moines de l'abbaye de Saint-Georges y auraient consacré jadis une chapelle à saint Cyriaque ; quelques maisonnettes se seraient groupées autour de la chapelle, et la ville aurait été ainsi enfantée. Son importance date surtout de la création de la première voie, qui mit la Souabe en communication avec le Rhin et qui, traversant Villigen, passait chez elle, poursuivant son cours par Waldkirch et la vallée de l'Elz. — Furtwangen est la patrie du peintre de cour Kirner, mort en 1866.

La nouvelle route de Furtwangen à la vallée de Simonswald gravit lentement les mamelons onduleux dans les plis desquels la petite ville s'abrite, si elle ne les contourne, lorsqu'elle craint de s'essouffler en escaladant leurs croupes arrondies. Des sorbiers y agitent leurs feuilles dentelées et balancent leurs baies, que le soleil n'a pu rougir encore. Des sillons se creusent de toutes parts dans un océan de prairies, dessinant autant de vallons, tachés çà et là d'un bouquet de noirs sapins. Au fur et à mesure que nous montons, l'horizon s'élargit, s'étend, et nos yeux voguent avec les montagnes, qui s'élèvent et descendent comme les vagues monstrueuses de l'Atlantique. De belles vaches y sommeillent en ruminant, des génisses blanches font sonner leurs clochettes d'airain, tandis qu'elles tondent avidement les prés déjà fauchés. Le vent passe par rafales rapides, violentes, et les arbres, qui s'inclinent, paraissent animer cette mer immobile.

L'auberge de la ville de Fribourg rayonne au faite du chemin, qui a atteint 1010 mètres de hauteur. Non loin de là, vers le sud, vit une grande horlogerie, Neunkirch.

Nous redescendons vivement le versant de la colline, au milieu de troupeaux que notre course met en déroute : les veaux effarés gambadent au loin ; leurs mères inquiètes emplissent l'air de leurs beuglements plaintifs ; les chiens aboyent avec rage et montrent leurs crocs ; la vachère rit de la vaine frayeur de ses bêtes, en nous saluant de son plus gracieux sourire. — Cependant, la grand'route contourne le versant de la montagne et y déploie ses arabesques capricieuses.

Un chalet fangeux fume auprès du sentier que nous dégringolons. Une partie du bétail y est restée emprisonnée. Les cris du troupeau l'ont effrayée : les vaches répondent aux plaintes de leurs sœurs ; un cochon curieux

s'élance hors de son rang et glisse entre les jambes de milord. Le cochon passe; milord tombe! Les poules épouvantées gloussent et s'envolent sur le chaume moussu de l'étable; des canards fuient à toutes pattes, battant des ailes, le cou raide, le bec ouvert; un dindon se rengorge et fait ronfler ses plumes: la métairie toute entière est en révolution et c'est nous qui sommes les auteurs du désordre.

Nous rejoignons la route charretière à l'endroit où les collines, rapprochant leurs croupes, semblent se toucher. Le Gutenbach mugit à notre gauche; l'auberge de « l'Hochburg » s'élève à notre droite. Des marchands forains s'y sont arrêtés et dissimulent sa pimpante façade derrière leurs voitures pleines de bibelots, d'oripeaux et de puces; un fabricant de faïence y a rangé ses beaux pots teintés d'ocre, doublés de jaune, à la panse émaillée de feuilles et de fleurs. Au delà de l'auberge, sur la hauteur, caché derrière l'une des sinuosités du terrain, l'industriel village de Gutenbach, qui a suivi l'exemple de ses voisins et s'est fait horloger; sur les bancs, jetés au hasard parmi le tableau, des citadins rubiconds jouissant des douceurs d'une cure d'air.

Dès lors, la route s'engage en tremblant dans la gorge effrayante et grandiose du Gutenbach. Elle glisse timidement le long de la rive droite du torrent, humble, flexible, à la base des rochers qui la surplombent et l'écrasent. C'est à peine si elle trouve l'espace nécessaire à son passage. La rivière rugit, colère, tumultueuse, à cent pieds au-dessous d'elle; nous l'entendons, mais nous la cherchons vainement de l'œil. Parfois, cependant, une plaque neigeuse tranche dans la noirceur du précipice, tandis que les perles d'écume qui s'en détachent nous disent la furie du ruisseau. Quelques arbustes téméraires ont accroché leurs racines aux fissures du roc et se balancent, insoucieux, dans l'abîme; un sorbier y secoue

ses fruits écarlates, dont les bouquets s'égrènent en pluie de corail ; ou bien, c'est un sapin pris dans les dents de pierre du rocher, dont l'incurable morsure étiole l'existence.

Frémissante à la vue du gouffre, notre route s'en éloigne, veut fuir : le roc la repousse, la déchire, quand il ne l'arrête point dans sa course périlleuse. Il a fallu la mine pour lui permettre de poursuivre son chemin ; les longs trous où fut la poudre rayent encore le granit de rigoles brunes et grises. Çà et là, quelque monstre de pierre troue le vêtement résineux de la montagne et dresse sa tête hideuse, difforme, au-dessus des conifères ; tantôt, une tranchée hardie met à nu les entrailles lacérées du rocher ; ou quelque aiguille de granit s'élance audacieusement à travers l'antre comme un monolithe égyptien. Perdue, affolée, la route vole dans le vide, près de s'abimer au fond du précipice, qui semble s'ouvrir pour la recevoir et l'absorber. De frêles terrasses avancent heureusement à son secours et lui tendent leurs épaules maçonnées. Au fond de la gorge, entre une double cloture de rocs et de feuillage, la verte chaîne du Kupfenberg apparaît sous les traits d'un horizon de fraîcheur et de grâce.

Un brusque coude nous porte sur le versant septentrional des collines, et la forêt cesse subitement, découvrant un incomparable tableau : la féconde vallée de Simonswald réchauffe ses fertiles mamelons aux rayons ardents du soleil ; ses grasses prairies et ses vergers parfumés, où les montagnes dessinent leurs gracieuses silhouettes, ruissellent de lumière ou noircissent dans l'ombre ; sa rivière s'enflamme et scintille en son lit tortueux comme un fleuve de diamants. La brise est muette ; pas une feuille ne bouge, pas un souffle n'anime le repos des paisibles hameaux endormis au milieu de leurs champs de blé ou blottis sous leur capiton d'arbres fruitiers. Un

ronflement léger, à peine un doux murmure, trouble le sommeil dans lequel la nature est paresseusement plongée : c'est la cascade de Zweribach, qui roule du Plattendorf dans sa crevasse de pierre et brise devant nous ses flots laiteux en deux chutes vaporeuses; c'est la Wildgutach, la nymphe tapageuse du Steinberg, que nous entendons mugir parmi les éboulis qui l'égratignent, dans un val si étroit, si sombre, si profond, que nous la croirions encore enfant, à la voir si petite, si délicate, si le tourbillonnement furieux de ses eaux ne nous révélait et sa taille et sa force. Les montagnes qui l'enserrent sont arides, sauvages; les rochers qui s'y précipitent laissent passer, à travers les déchirures de leur voile vivant, leurs dents aiguës et menaçantes: la craintive naïadese sauve, s'élançe en flots d'argent vers des lieux moins sauvages, où elle pourra mêler ses chants à ceux des amoureux et se distraire à la vue des belles vaches qui, les lèvres immobiles, viendront humer lentement ses ondes. Et, par-dessus ce tableau, une cime baignée d'azur monte, fière, majestueuse, vers la voûte céleste : le Kandel, dont la crête, haute de 1243 mètres, étend ses regards sur un cercle de collines onduleuses et sur les méandres du Rhin, scintillant aux pieds des ballons arrondis des Vosges.

Vingt lacets dessinent sur le flanc de la montagne comme des marches géantes, destinées à porter des cyclopes du faite des hauteurs au fond du vallon ; tels nous les voyons, nous les prendrions pour un blanc ruban déroulé en zigzags réguliers sur un fond d'émeraude. Le dernier d'entre eux se prolonge dans la vallée, auprès de l'auberge de l'Ange, à l'endroit où l'ancienne route, la Kilbenstrasse, accourue de Furtwangen en sauts désordonnés malgré ses vieilles jambes, rejoint sa fille folle, qui, coquette et paresseuse, a préféré franchir les contreforts mamelonnés du Staatsberg que de s'éreinter

à escalader les flancs escarpés du Brend et de l'Hohe-Steig.

Notre chemin avance alors tranquillement parmi les chalets opulents d'Ober-Simonswald, se rafraîchit à l'ombre de ses pommiers, de ses pruniers, de ses poiriers, coupe des prairies émaillées de fleurs, des campagnes dorées, des plans de betteraves, de luxuriants potagers, et sourit aux saines payses qui le remontent lentement, en tressant la paille dont nos mondaines se pareront peut-être un jour. Partout règne une activité fébrile. Des femmes sarclent leurs champs, pendant que gamins et gamines réunissent les mauvaises herbes en tas, auxquels ils mettent le feu ; de beaux gars retournent vigoureusement la terre et en font jaillir de nombreux tubercules, que de vaillantes jeunes filles jettent péle-mêle dans leurs grands tabliers ; un fort gaillard tond les pelouses, couchant leurs toisons en bandes régulières, pendant que ses compagnes secouent le foin sur leurs longues fourches de bois et l'éparpillent au hasard. Quelques paysans traversent le village au grand trot de leurs chevaux, solidement calés dans la carcasse d'un tilbury, assise à l'avant d'une fragile charrette à quatre roues de la forme d'un pétrin.

Tandis que nous marchons, la vallée nous paraît de plus en plus charmante, de plus en plus animée. Ses montagnes, artistement découpées par de profondes échancrures, laissent deviner les vallons étroits et sinueux qui s'y enfoncent, le Nonnenbach, le Griesbach, l'Ibich, l'Hasbach; ses propres maisonnettes fleurissent et embaument sous leur réseau de plantes grimpantes, de vignes ou d'abricotiers; ses avenantes auberges se parent de noms joyeux, empruntés à la nature, au trône, au ciel lui-même : c'est « l'auberge de la Vigne », c'est « l'auberge de l'Arbre vert », c'est « l'auberge du Bœuf », c'est « l'auberge de la Couronne », c'est « l'au-

berge de l'Ange »; de ses nombreuses brasseries s'échappe un amer parfum de houblon, dont les vapeurs épa nouissent les faces gloutonnes des braves Germain.

Le costume des femmes ne manque point de caractère: de hauts jupons rouges ou bleus, des tailles aussi étriquées que celles de leurs compatriotes de la Rensch, de blanches chemises dont les manches serrent au coude, un large col brodé de perles, jetant leurs mille feux autour de leurs cous halés, comme une rivière de brillants scintillant aux reflets agités des lustres. Leurs cheveux, rejetés en arrière, retombent le long de leurs épaules en nattes soyeuses et longues; les plus vieilles elles-mêmes ont suivi cette mode; quand on les voit sur leurs portes, cassées dans leurs jupes sans bornes et leurs minuscules corsages, l'échine courbée, la figure édentée, les orbites creusées, les oreilles parcheminées, on les prendrait, avec leurs coiffures à la chinoise et leurs tresses grisonnantes, courtes et minces, pour les descendantes des sorcières de Macbeth. Un foulard écarlate protège la plupart d'entre elles contre les ardeurs du soleil; quelques unes l'enroulent autour de la tête avec une grâce et une crânerie dignes d'une campagnarde romaine; d'autres s'encapuchonnent dans un bonnet de soie noire, dont le fond élevé, recouvert de broderies de fil d'or et d'argent, maintient un large ruban, à la mode alsacienne, sous lequel deux joues cramoisies émergent d'un flot de dentelles.

Mais chacune est au travail, et ce n'est point l'heure d'étaler ses vêtements d'apparat. Vienne le dimanche ou tout autre jour de fête, la payse sort ses plus beaux atours, ses bas rouges, sa jupe rouge, sa taille rouge, rayée de larges rubans carmins ou bleus, et accroche à tout cela son beau tablier vert et son châle de soie vivace: ce n'est plus une femme, c'est un énorme coquelicot! Assiste-t-elle, au contraire, à quelque grande

cérémonie, elle abandonne une toilette aussi provocante et se fait chérubin sous des nippes d'azur : la forme n'a point changé, la couleur seule diffère.

De nouveaux chalets reposent au soleil, de nouveaux noyers plaquent le tableau de la noirceur de leur ombre, une blanche église scintille sur son éminence ensoleillée : nous sommes à Unter- ou Alt-Simonswald, le plus important des deux villages de la vallée.

Une auberge nous ouvre ses portes : nous y entrons et nous y apprenons que deux lieues encore la séparent de la petite gare de Waldkirch. Le train de Fribourg part à trois heures ; il est une heure : il nous faut courir, si nous ne le voulons point manquer.

— Vite ! dit milord à une belle et blonde jeune fille, qui paraissait effrayée de la brusquerie de nos ordres et ne semblait rien comprendre à notre agitation. Vite ! servez-nous ce que vous avez de prêt.

— Mais nous n'avons rien de prêt, Monsieur.

— Rien ?

— Rien que du bouilli.

— Ah ! le bouilli. L'emblème de la Germanie ! Servez-nous donc du bouilli, mais, encore une fois, vite, bien vite !

— Une auberge allemande qui n'aurait point de bouilli ne serait point une auberge allemande, dit sentencieusement milady.

Le bouilli arriva. Quant au bouillon, il fut impossible de s'en procurer. — Du bouilli, toujours ; du bouillon, jamais ! Ce qu'il advient, c'est un mystère. — En cinq minutes nous avions diné, rempli nos poches de prunes, de poires, et rechargé nos havre-sacs sur nos épaules. La belle aubergiste n'en revenait point ; elle nous regardait d'un air ébahi avec ses grands yeux bleus, se disant bien certainement en elle-même : « Dieu, ces gens là sont fous ! » La timide enfant allait peut-être avoir raison.

Nous voilà donc redescendant précipitamment le cours de la vallée, croquant nos fruits et admirant la toile magnifique à travers laquelle nous galoppons. L'Hoernleberg s'élève à notre droite au-dessus des hauteurs qui le ceignent, avec sa chapelle pour couronne ; le Gerent et le Hornkopf s'arc-boutent à notre gauche et supportent le Kandel sur leurs épaules athlétiques ; nos poches se vident : poires et prunes disparaissent comme par enchantement.

De grandes croix, plantées au bord du chemin, nous rappellent à chaque pas la piété des habitants. Il y en a partout, au coin des routes, à la bouche des sentiers, à l'angle des chalets ; toutes sont enrubannées, enguirlandées, enjolivées, parées dans le goût de celles que nous vîmes hier soir aux approches de Furtwangen ; on se croirait en plein Tyrol du sud. Des vallons ombreux s'ouvrent de part et d'autre ; nous passons à tous moments la rivière sur de légers ponts de bois ; quelques vignobles, les premiers que nous rencontrons depuis notre entrée dans la Forêt-Noire, mirent leurs ceps dans les flots de la Gutach.

Et nous courons, courons toujours, au grand étonnement des piétons qui nous croisent. J'imagine, à voir leurs regards, qu'ils s'edemandent avec inquiétude, si nous ne sommes point des voleurs échappés de prison ou des touristes flibustiers, qui ont cru bon de déménager de leur auberge sans régler leur compte. Milady file avec l'agilité d'une biche ; milord devient rubicond : la sueur coule le long de ses joues en fontaines abondantes.

Le val s'élargit et ouvre ses bras à l'Elzthal, descendant des hauteurs du Bligirain, après avoir erré longtemps vers le nord, décrit autour du Gschassikopf une courbe audacieuse et rencontre la vieille cité d'Elzach. Un poteau nous indique du doigt le sentier de Waldkirch ; nous nous y engageons et prenons congé

de la Simonswaldthal sans même lui dire adieu. Nous marchons à pas de géants ; le temps, hélas ! marche à plus grands pas encore.

— Courage ! s'écrie milady.

— Courage ! répète milord, qui n'est plus rubicond, mais cramoisi.

Et nous ranimons nos jambes, qui n'en veulent plus.

Un donjon ruiné apparaît dans la verdure du versant septentrional de la vallée.

— Waldkirch ! dit lady Baedeker d'un air triomphant.

— Waldkirch ! soupire milord, dont le rouge tourne de plus en plus au bleu.

Nous découvrons alors, à travers les hautes herbes des vergers que nous traversons, les rouges toitures du hameau de Gutach et les cheminées empanachées des filatures de Kollnau. Nous sautons les ruisseaux dégringolant des collines voisines et nous coupons les angles de notre sentier, car nous entendons les pressants appels du Temps, qui nous crie : « Encore un quart d'heure, encore dix minutes, ou sinon vous ne quitterez Waldkirch qu'à huit heures du soir. »

— All right ! s'exclame milady.

A ce cri national, l'ardeur des deux Anglais se réveille, s'échauffe, et nous pressons encore le pas.

Déjà nous touchons aux premières maisons de la petite ville.

— La gare, s'il vous plaît ?

— La gare ? De l'autre côté de la rivière.

Et nous gagnons la rivière.

— Le pont, s'il vous plaît ?

— Le pont ? Là-bas....

Pourquoi ce coquin de pont s'est-il donc assis aussi loin ?

Nous le franchissons. Voici la station. Encore cent mètres. Sauvés ! mon Dieu..... Non ! perdus, hélas ! Un

coup de sifflet retentit : la locomotive s'éloigne à notre nez et à notre barbe !.... Pardon, milady, je veux dire : et part malgré nos gestes désespérés. Nous en serons quittes pour passer le restant de la journée à Waldkirch et ne diner qu'à dix heures du soir.

Une grande rue court parallèlement à l'Elz et coupe la petite ville en deux parties plus ou moins égales. Des branches de sapins jonchent son macadam ; des lambeaux d'oripeaux pourrissent dans ses rigoles ; deux arcs de verdure, fanés, troués, ferment chacune de ses extrémités : tels sont les reliefs des fêtes auxquelles Waldkirch vient de convier les pays d'alentour, — car Waldkirch eut son exposition. Quelle ville n'en a point aujourd'hui ? Triberg, Furtwangen, Villigen, Voehrenbach, ... pour ne point sortir du Schwarzwald ; Mannheim, Dusseldorf, et toutes celles que je ne connais pas. L'exposition est malheureusement close depuis lundi dernier : elle ne nous a réservé que la vue des débris de son palais ; mais la petite ville, polie de sa nature, s'est dit qu'il convenait d'être gracieuse même à l'égard des retardataires, et elle nous montre son hôtel de ville de la Renaissance, son nouvel hôpital, son église, son bel hôtel-pension construit à l'intention de ses hôtes. Toutefois, maladroite dans sa coquetterie, elle n'a point cru pouvoir garder son pittoresque aspect d'autrefois et s'est gauchement habillée à la mode du jour : Waldkirch, comme presque toutes les villes de la Forêt-Noire, a perdu, depuis le commencement de ce siècle, le vieux cachet d'originalité qui en faisait le plus grand charme.

L'histoire de Waldkirch est intimement liée à celle de son monastère, fondé en 914 par Burkard I, duc des Allemands, et son épouse Reginlinde. C'était un couvent de femmes nobles de l'ordre des bénédictines. La ville

grandit avec l'abbaye ; elles prirent même toutes deux une telle importance, que les nonnes belliqueuses résolurent de les défendre contre les attaques de leurs ennemis au moyen de fossés et de murailles. Peu s'en fallut qu'elles ne revêtissent elles-mêmes la cuirasse et n'effrayassent la contrée au bruit de ferraille de leurs armures. Ni leur courage, ni leurs remparts ne prévalurent cependant contre la volonté du ciel : le couvent dépérit peu à peu et la dernière d'entre elles, Agathe d'Usenberg, mourut dans la plus profonde misère. Les bâtiments restaient : un chapitre de chanoines s'y établit, vivant béatement de prières et de doux festins, jusqu'au moment où la révolution triomphante vint troubler leur trop heureuse existence. L'abbaye fut livrée aux plus offrants : ce furent, si je ne me trompe, des teinturiers et des filateurs.

Mais Waldkirch n'avait point que des chanoines et des nonnes : elle avait aussi ses seigneurs. Et parmi ceux-ci, elle citait avec orgueil les noms des sires de Kastelberg, les héritiers des riches domaines de la maison de Schwarzenberg. Ce vieux donjon pyramidant au-dessus de l'Elz et qui nous servit de phare lors de notre folle entrée dans la vallée, est encore le témoin muet de leur splendeur passée. Vassaux de l'Autriche, leur puissance monta et descendit avec celle de leurs vaillants suzerains, jusqu'au jour où leur ruineuse prodigalité livra le manoir aux mains des créanciers. J'ignore le cataclysme qui en renversa les murs séculaires.

Pourquoi n'y monterions-nous pas ? C'est, tout au plus, vingt minutes de promenade autour du cône verdoyant dont la pointe en porte les ruines. Sa « Wartthurm » est le premier de ses débris qui frappe notre vue. Nous passons auprès de cette gardienne vigilante, rongée par les siècles, et nous pénétrons au cœur même du château. Une haute tour carrée, restaurée maladroitement dans

ces dernières années, élance sa tête prodigieuse au-dessus de nous et suspend à ses flancs les tourelles éventrées, où caracolaient les escaliers étroits qui conduisaient à ses étages. Leurs marches ébréchées y tournoyent encore comme autant d'arêtes de pierre symétriquement échelonnées. C'est vainement que nous cherchons un passage, un soupirail, une crevasse qui nous permettent de franchir l'épaisseur de ses murs et d'y pénétrer, fût-ce même en rampant. Auprès de cette tour, de hautes murailles projettent dans les airs leurs faces éraillées et trouées de baies, découpant au ciel des carrés d'azur. Les lézards se promènent sur leurs châssis vermoulus, là où les belles princesses contemplaient jadis le tableau que la nature prodigue étalait à leurs yeux. Toile admirable et superbe ! Waldkirch, la coquette, s'endort nonchalamment dans sa couche de verdure et de champs cultivés, au murmure harmonieux de l'Elz fuyant dans la vallée en méandres d'argent; le Kanzel, orgueilleusement campé devant nous, laisse trainer à ses pieds son royal manteau de velours, dont l'un des plis ombre les ruines de l'antique manoir de Schwarzenberg; un brillant tapis tissé de prés, de campagnes dorées, de vivants hameaux, se déploie le long de l'Elzthal et enfonce son soyeux duvet jusque dans ses plus profondes échanerures, des saintes hauteurs de l'Hornleberg au fertile massif du Kaiserstuhl; au loin, l'astre couchant empourpre la plaine rhénane, vers laquelle l'Elz paisible roule paresseusement ses flots embrasés.

Faisons-nous le tour du vieux manoir, ses murs d'enceinte, frustes, à demi renversés, dissimulent leur honte sous un voile de lierre et de ronces. Le ravin qui leur servait de fossé, aujourd'hui débordant d'arbres et de feuillage, écoute joyeusement le chant de la fauvette au lieu du cri d'alarme de la sentinelle, et le frou-frou des feuilles que la brise agite a remplacé l'âpre grincement

des arquebuses tournant sur les meurtrières à travers lesquelles elles passaient leurs gueules luisantes. Le support maçonné du pont-levis est encore là, tremblant, solitaire, maintenant sur ses épaules une frêle passerelle, deux planches pour tablier et deux sapins comme rampes, jetée au hasard d'un bord à l'autre du précipice. Comme il est grand, comme il est imposant ce château ruiné, au faite de sa colline élancée, au milieu de ses sauvages forêts ! Quand le vent souffle à travers ses lézardes, on croirait entendre les gémissements de ses anciens maîtres, errant dans leur vieux castel et se lamentant sur son sort. Qu'il est mystérieux et poétique, lorsque le char d'Apollon franchit l'horizon et le plonge dans une lumière douteuse, avec ses débris enfouis sous le lierre, ses salles désertes et silencieuses, sa haute tour invulnérable et éternelle ! Oh non ! je ne regrette plus le train qui devait nous emporter tout à l'heure vers Fribourg ; les moments passés parmi ces ruines ont été pour nous des minutes de bonheur, dont nous garderons à jamais l'ineffaçable souvenir.

Huit heures sonnaient quand nous partimes pour le chef-lieu du Brisgau. La nuit était tombée et nous vîmes briller dans l'obscurité les vitres du hameau de Buchholz autour de ses vignobles estimés, tandis que les feux des bains de Suggenthal scintillaient à l'embouchure du val de Glotter. Nous changeâmes de train à Denzlingen et nous découvrîmes bientôt la sombre silhouette du manoir de Zaehringen, projetant son ombre sur les collines que la lune argentait. Nous avions à peine perdu de vue cette féerique apparition, que la locomotive ralentissait et nous déposait sur les trottoirs de la belle gare de Fribourg. Il était neuf heures : nous courûmes au plus pressé, à ce dîner que nous attendions depuis si longtemps.